

A Naples, le clergé est libéral comme on l'était en France en 1789. Les nigauds seuls font exception; il faut y joindre les membres d'une certaine société secrète. Depuis Joseph II, le clergé est sans influence dans les États de l'Autriche; elle joue avec le jésuitisme sans le craindre, et voudrait le lancer aux autres souverains. Mais, à l'instant de la révolte que je voudrais prévenir, à partir du Pô jusqu'aux Marais Pontins, le clergé, dirigé par les jésuites, sera espagnol et animé d'une haine furibonde contre toute amélioration. C'est à regret que j'ai parlé politique; mais, dès qu'il y a intimité, on ne parle pas d'autre chose en Italie; et, pour être honnête homme envers le lecteur, j'aime à noter chaque soir les idées entendues pendant la journée.

De tous les beaux-arts il n'en est qu'un qui résiste à la politique. On parlait aujourd'hui avec passion du *Pirate* et de la *Straniera*, opéras de Bellini. On ne s'entretient de tableaux et de statues que dans les moments perdus pour ainsi dire, ou lorsqu'on redoute la présence de quelque espion.

3 mars 1828. — Ce soir, à la chute du jour, sous les grands arbres si sombres de la villa Strozzi, M. le comte C\*\*\* a récité avec un accent inimitable le sonnet qu'on va lire. Il nous semblait entendre Talma. Une sorte de mélancolie s'était emparée de la plus aimable société du monde. Les vers admirables de Foscolo ont redoublé ce que cette situation de l'âme a de touchant. En idéalissant les peines qui pesaient sur quelques âmes, il leur a enlevé sans doute ce qu'elles avaient de trop amer.

## LA SERA.

Forse perchè della fatal quiete  
Tu sei l'imgo, a me sì cara vieni,  
O sera! E quando ti corteggian liete  
Le nubi estive e i zeffiri sereni,

E quando dal nevoso aere inquiete  
Tenebre lunghe all' Universo meni,  
Sempre scendi invocata, e le secreta  
Vie del mio cor soavemente tieni.  
Vagar mi fai co' miei pensier sull' orme  
Che vanno al nulla eterno, e intanto fugge  
Questo reo tempo, e van con lui le torme  
Delle cure, onde meco egli si strugge;  
E mentre guardo la tua pace, dorme  
Quello spirto guerrier ch' entro mi rugge.

Ugo Foscolo,

Mancato ai vivi in Londra, nel 1828.

4 mars 1828. — Nous avons passé la matinée à suivre une fouille qu'un jeune architecte français a obtenu la permission de faire près de la colonne Trajane. Il a fallu de puissantes protections, car les arts sont en défaveur sous Léon XII.

M. N\*\*\* veut donner la restauration de la basilique de Trajan, c'est-à-dire deviner la forme de l'ancien bâtiment et nous en présenter les *plans, coupes et élévation*; mais qui jugera de la ressemblance?

Je donnerai, comme à l'ordinaire, le procès-verbal de la conversation qui a eu lieu à huit ou dix pieds au-dessous du pavé, autour d'une grosse colonne que l'on venait de déterrer.

« Il faut toujours chercher l'explication des monuments antiques, disait l'un de nous, dans les habitudes des peuples qui les ont élevés. — Et Paris! s'est écrié Paul. — A Paris, le peuple payant cent écus commence seulement à être consulté. Les ancêtres de ce peuple-là étaient avilis il y a cent ans: quand Dancourt les baffouait dans ses comédies, ils applaudissaient. Louis XIV ne songea qu'à ses palais et à ses conventions. Louis XV, Louis XVI, placèrent un homme (M. de Marigny, M. d'Angivilliers) à la tête des beaux-arts, et suivirent ses avis. De nos jours enfin on ne bâtit plus de palais, qui les

peuplerait? Mais on élève une Bourse, on fait des trottoirs; d'ici à vingt ans nous arriverons à l'architecture raisonnable. »

Jusqu'au temps des despotes fous, tels que Caligula et Néron, l'architecture le fut toujours à Rome, car les patriciens gouvernaient, mais avec la condition de plaire au peuple; et certaines institutions empêchaient les patriciens de tomber à ce que sont aujourd'hui les pairs d'Angleterre. Un patricien qui eût passé sa vie à chasser au renard, à marchander des tableaux et à boire, eût été accusé devant le peuple et banni, ou du moins rayé par les censeurs de la liste du sénat<sup>1</sup>.

Un patricien n'était placé au premier rang que par le triomphe, et, pour le demander, il fallait avoir tué cinq mille hommes à l'ennemi (on compte trois cent vingt-deux triomphes de Romulus à l'empereur Probus). L'opinion publique gouvernait donc à Rome. Les famines et la guerre firent que, pendant les premiers siècles de la République, on ne songea qu'à l'utile. Le beau parut en même temps que la corruption parmi les riches. C'est pourquoi les Caton et autres vieux Romains bourrus qui, comme de Thou en France, avaient plus d'attachement aux anciens usages que de vertu, et plus de vertu que de lumières, furent toujours en colère contre le beau, et par suite contre les richesses et contre la Grèce, pays d'où le beau était venu.

Le Panthéon, bâti par le gendre d'Auguste, fut le premier grand monument d'architecture non utile. Les jeux du cirque préparaient à la guerre; les temples, formés de quatre murs et couverts par des poutres de chêne prises dans le bois voisin,

<sup>1</sup> But now I'm going to be immoral; now  
I mean to show things really as they are,  
Not as they ought to be.  
Oh, pardon me digression!

*Don Juan*, canto XII, stanza XI.

suffisaient à la première des nécessités, celle d'apaiser la colère du maître du tonnerre et de donner une garantie aux serments. (Voyez le temple de la Fortune virile.)

Auguste songea toute sa vie à n'être pas assassiné par tous les grands seigneurs de Rome qu'il privait du pouvoir. (Voir les *Lettres de Cicéron*, quoique antérieures, et Suétone.) La tragédie de *Cinna* peint fort bien sa position. Il portait des robes filées par sa femme. Enfin il parvint à mourir dans son lit, l'an 14 de Jésus-Christ, et laissa à Tibère un pouvoir affermi qui bientôt produisit ce que tout le monde sait, les meurtres de Rome et les turpitudes de Caprée.

Le plaisir de bâtir est, avec celui de la chasse, le seul qui soit laissé à l'homme qui peut tout. Comme les empereurs avaient d'ailleurs une certaine envie de plaire au peuple, ils se mirent à bâtir de grands édifices qui pussent être agréables aux Romains. C'est ainsi que Vespasien eut l'idée d'élever le Colysée.

La société de Paris commence à s'apercevoir que le portique de la rue de Rivoli est une ressource en hiver. Dans la révolution on se promenait sous les arcades du Palais-Royal. Le besoin de promenades à couvert se fait sentir bien davantage en Italie, où, pendant six mois, le soleil donne la fièvre. Les pluies d'orage sont d'ailleurs si subites et si extraordinaires à Rome, qu'au bout de six minutes on est mouillé comme si l'on sortait du Tibre.

De là la nécessité de promenades à couvert. La basilique Portia, près du Forum, qui brûla lors de la mort de Claudius, fut la première bâtie à Rome.

La forme de ces vastes édifices, nommés *basiliques*, était un carré long. L'intérieur était divisé en plusieurs nefs par des rangées de colonnes; ordinairement les colonnes de la grande nef du milieu étaient surmontées par d'autres colonnes d'un

ordre plus léger, qui formaient un premier étage en tribunes. La basilique se terminait par une niche de forme demi-circulaire; là siégeaient les juges du tribunal. Les Romains se donnaient rendez-vous dans les basiliques pour traiter de toutes sortes d'affaires; on y vendait une foule de menus objets; c'était un lieu de ressource pour les oisifs.

L'an 704 de Rome, Paul-Émile fit bâtir la basilique *Æmilia* dans le voisinage du Forum; elle coûta près de cinq millions de francs. César, qui était dans les Gaules, envoya cette somme, et sa popularité en fut augmentée. Les basiliques les plus vastes et les plus commodes furent élevées dans les premiers siècles du gouvernement impérial, et contribuèrent à faire oublier la liberté. Napoléon faisait peur aux Parisiens par sa garde et par le souvenir du 13 vendémiaire; les empereurs romains, tant qu'ils n'eurent pas une garde dévouée, firent la cour au peuple. Souvent ils faisaient tuer un homme riche, et sous un prétexte quelconque distribuaient sa fortune aux prolétaires.

L'un des plus grands plaisirs de ce peuple devenu oisif, depuis la tyrannie, était d'aller dans les basiliques; rien n'était plus amusant pour lui. Du temps de la république, toutes les affaires, grandes comme petites, pouvaient finir par un jugement. Un consul qui avait malversé, comme un citoyen qui avait volé un bœuf à son voisin, finissaient également par être appelés en jugement. Les jeunes gens des plus grandes familles plaidaient. L'éloquence était le chemin des honneurs. Voir juger était pour les Romains ce que lire le journal est aujourd'hui pour nous. A Rome, on prenait beaucoup plus d'intérêt à la chose publique, parce qu'on était beaucoup moins occupé de sa famille. Les femmes n'étaient que des servantes occupées à filer la laine et à soigner les enfants. Les Romains, comme les Anglais d'aujourd'hui, avaient eu l'adresse de per-

suader à leurs femmes que s'ennuyer était le premier devoir d'une matrone respectable. Ce ne fut guère que vers le temps de César que les femmes riches sentirent la duperie de ce système; alors Caton cria que tout était perdu.

Je suis convaincu que les Romains contemporains de César vivaient dans la rue, comme on le fait encore à Naples: fréquenter les basiliques et les portiques était comme, aujourd'hui, aller au café, lire le journal, aller à la Bourse, aller dans le monde.

Si vous examinez, avec les idées que je viens de rappeler, la basilique découverte par l'administration française auprès de la colonne Trajane, vous la comprendrez mieux. L'intérieur de cette immense salle était partagé en cinq nefs par quatre rangs de colonnes. Le pavé était formé de marbre jaune et violet. Un riche revêtement de marbre blanc couvrait les murs. Le lambris était de bronze doré; la plus grande longueur de ce magnifique promenoir était de l'est à l'ouest. Trois grandes portes, décorées chacune d'un portique, formaient l'entrée principale vers le sud; du côté du nord, la basilique était fermée par un mur.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on pense qu'Apollodore de Damas, architecte célèbre que Trajan avait admis à sa familiarité, éleva cette basilique immense (115 de J. C.), d'après laquelle on peut prendre une idée des autres.

Les fouilles ordonnées par Napoléon ont donné la possibilité d'atteindre à la certitude pour les détails matériels de ce monument. La partie historique n'a d'autres fondements que quelques phrases obscures pour nous, échappées à divers auteurs. Il faudrait les réunir et en déduire un sens, travail bien au-dessus de mes connaissances. Peut-être un jour quelque savant allemand et consciencieux viendra-t-il changer tout ce que l'on répète sur les ruines de Rome.

A mesure que le voyageur s'instruira, je lui prédis qu'il sera étonné du petit nombre de choses qu'il est permis de croire sur les antiquités romaines. Les écrivains les plus graves sont dupes d'une équivoque ou d'un mot mal lu. Le savant Rollin, ce professeur de l'ancienne université si renommé parmi nous, parlait du groupe de *Laocoon* comme d'un monument perdu. Les résultats des recherches raisonnables ne sont guère que des conclusions générales et des probabilités; ils ne satisfont point la curiosité qui veut des faits individuels, qui veut savoir ce que tel mur de brique informe était du temps de César. Cette disposition jette dans le roman : on prend un cicérone romain, et il vous inonde de certitudes qu'on aime à croire.

Nous sommes allés au portique d'Octavie : à la place qu'avait occupée le portique de Métellus, Auguste en construisit un nouveau, auquel il donna le nom de sa sœur Octavie. Ce portique était formé de quatre galeries couvertes formant un carré. Chacune était soutenue par deux rangs de colonnes. Celles que nous voyons encore formaient l'entrée du portique. Il y a une inscription qui annonce qu'après un incendie il a été restauré par Septime-Sévère et Caracalla ; c'est pourquoi on l'appelle souvent le Portique de Sévère. Les colonnes ont trente-deux pieds et demi de hauteur, et trois pieds quatre pouces de diamètre. (Toutes les mesures sont données en pieds romains.)

7 mars 1828. — Ce matin, au moment de partir pour Ostie, il s'est trouvé qu'on voulait voir le palais du Vatican.

Là se trouvent les quatre grands ouvrages de Raphaël : les *stanze*, les *loges*, les *arazzi* ou tapisseries, et enfin le tableau de la *Transfiguration*, la *Vierge au donataire*, et cinq ou six autres chefs-d'œuvre.

Le Vatican renferme aussi le *Jugement dernier*, et la voûte

de la chapelle Sixtine. Quel que soit le rang que l'opinion du voyageur assigne à ces tableaux, la manière dont ils ont été produits fait anecdote dans l'histoire de l'esprit humain. (Voir Taja, *Descrizione del Vaticano*.)

Le Vatican a plusieurs parties d'une fort belle architecture, dix mille chambres et pas de façade. Il faut chercher sous la colonnade de Saint-Pierre la porte qui y conduit. Le voyageur remarque, à l'extrémité de la partie ronde de la colonnade à droite, certaines figures grotesques, vêtues de bandes de drap jaune, rouge et bleu; ce sont de bons Suisses armés de piques, et habillés comme on l'était au quinzième siècle. Les Suisses formaient alors la moitié de toute l'infanterie existant en Europe, et la moitié la plus brave; de là vint l'usage d'avoir des Suisses.

Un escalier obscur et fort beau, qui est au bout du portique de Saint-Pierre (*la Scala regia*), conduit à l'entrée du Vatican. Pendant la semaine sainte il est illuminé avec une admirable magnificence; le reste de l'année il est solitaire. On sonne à une porte de bois vermoulue; une vieille femme vient ouvrir au bout de dix minutes; et vous vous trouvez dans une antichambre immense; c'est la *Sala reale*, qui sert de vestibule aux chapelles Sixtine et Pauline.

Nous avons examiné de grands tableaux qui représentent les faits mémorables de l'histoire des papes; par exemple, *Charlemagne qui signe la fameuse donation à l'Église romaine*, par Zuccheri, et *l'Assassinat de l'amiral Gaspard de Coligny*, par Vasari. Ceci est tout simplement la Saint-Barthélemy, qui, comme on voit, est encore classée à Rome parmi les événements glorieux pour le catholicisme. Il y a trois tableaux, voici l'inscription du premier :

GASPARD COLIGNIUS AMIRALLIUS. ACCEPTO VULNERE. DOMUM REFERTUR.  
GREG. XIII. PONTIF. MAX. 1572.

On voit en effet Coligny blessé d'un coup d'arquebuse : on porte l'amiral dans sa maison.

C'est dans cette maison que, deux jours après, l'amiral fut assassiné avec Téligny, son gendre, et quelques autres. Ce meurtre sacré fait le sujet du second tableau, sous lequel on lit :

CAEDES COLIGNII ET SOCIORUM EJUS.

Le troisième représente Charles IX, qui reçoit la nouvelle de la mort de Coligny, et qui en témoigne sa joie :

REX COLIGNII NECEM PROBAT.

Je n'ai pas vu la médaille que Grégoire XIII fit frapper en l'honneur de la Saint-Barthélemy, mais je crois qu'elle existe; d'un côté est la tête de Grégoire XIII, fort ressemblante, avec ces mots :

GREGORIUS XIII. PONT. MAX. AN. I.

Le revers représente un ange exterminateur, qui de sa main gauche tient une grande croix, et de l'autre une épée dont il perce de malheureux huguenots déjà blessés.

On lit, dans le champ de la médaille, ces mots :

VGNOTTORVM STRAGES. 1572.

Ainsi, il est un lieu en Europe où l'assassinat est publiquement honoré. Ces honneurs sont d'autant plus dangereux, que de nos jours des assassinats du même genre ont eu lieu à Nîmes : sont-ils punis? (Voir la Bibliothèque historique de 1816.)

8 mars. — Les étrangers vont à la chapelle Sixtine le dimanche, pour voir le pape entouré de cardinaux ; c'est un

spectacle imposant : il y a messe avec musique de castrats, et quelquefois un sermon en latin. Le fond de la chapelle Sixtine est occupé par le *Jugement dernier* de Michel-Ange ; le plafond est rempli de fresques du même auteur. L'étranger qui désire les voir de plus près peut se faire ouvrir la tribune étroite le long des fenêtres ; il ne faut pas y aller après avoir pris du café : on ne songerait qu'à la peur de tomber. Lorsqu'on veut regarder le *Jugement dernier* de Michel-Ange, on achète dans le Corso une gravure au trait, qui aide à comprendre ce tableau, composé de neuf groupes principaux.

C'est dans la chapelle Pauline, ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie par Paul III, qu'a lieu la superbe cérémonie des quarante heures. La fumée des cierges a rendu invisibles deux grands tableaux de Michel-Ange ; l'un représentait la *Conversion de saint Paul*, et l'autre le *Crucifiement de saint Pierre*.

Après avoir traversé, en sortant de la chapelle Pauline, plusieurs salles désertes et toujours ouvertes au public, nous sommes arrivés aux fameuses *loges* de Raphaël. C'est un portique donnant sur la magnifique cour de Saint-Damaze ; on aperçoit de là toute la ville de Rome, et plus loin les montagnes d'Albano et de l'Abruzze. Cette vue est délicieuse, et, ce me semble, unique au monde.

Lorsque le roi Murat vint à Rome, en 1814, il s'étonna que le pavé et les côtés du portique où sont les chefs-d'œuvre de Raphaël fussent exposés à la pluie, il y fit placer des vitrages. Les *montants* en bois sont trop larges et interceptent la lumière, qui ne peut arriver aux fresques que par *réflexion*.

Les petits plafonds, en forme de coupole, placés au-dessus de chaque arc, sont ornés chacun de quatre petites fresques représentant des traits de la Bible. La création est le sujet du premier tableau. La figure du Tout-Puissant, tirant du néant la terre et les eaux, est, dit-on, de la main même de Raphaël.

Je n'ai rien à dire au spectateur, qui doit juger de tout par sa propre impression; quant à moi, je crois que la peinture ne peut aller plus loin. Nous avons vu cinquante-deux fresques, toutes sont dessinées par Raphaël, peintes sous ses yeux, et quelques-unes retouchées par lui. Le portique immortalisé par ces plafonds sublimes est orné d'arabesques charmantes et qui donnent souvent la sensation de l'imprévu. Le siècle aimable de Léon X est là tout entier; le monde alors n'était point gâté par le puritanisme génevois ou américain. Je plains les puritains, ils sont punis par l'ennui. J'engage les gens tristes à ne pas trop regarder ces arabesques; leur âme n'est pas accessible à cette grâce sublime. Trois siècles de pluie n'ont pas effacé les amours de Lédà; il serait peut-être moral de les faire détruire par le marteau d'un maçon. Quoi! Léon X, un pape! faire placer les amours de Lédà à côté des traits les plus célèbres de l'histoire sainte! Il y a loin de Léon X à Léon XII. Notre siècle est plus correct; mais aussi quel ennui! et partout!

Au troisième étage de ces portiques, on sonne à une petite porte, et un portier fort obligeant vous fait voir le musée du pape, composé d'une cinquantaine de tableaux, tels que la *Transfiguration*, la *Communion de saint Jérôme*, etc., etc. Ces tableaux sont beaucoup mieux placés pour être vus qu'ils ne le furent jamais au musée de Paris ou dans les églises de Rome avant leur voyage.

9 mars. — A côté de l'entrée du musée se trouve une fresque fort curieuse qui représente Saint-Pierre à demi construit. Les jours de pluie, j'aime à errer seul dans les trois étages de ce portique charmant; on y respire le siècle de Léon X et de Raphaël. Le pape habite à cent pas d'ici, et la présence de sa cour ne trouble en aucune manière la solitude et le profond

silence, à Rome, nulle jactance gasconne, nul faste, nulle ostentation; tout le monde a l'air simple. On s'attache uniquement à la *réalité* du pouvoir.

En descendant au premier étage on trouve la porte de l'immense musée Pio-Clémentin. C'est l'ouvrage de Clément XIV et de Pie VI. Monsieur Braschi le commença lorsqu'il était ministre des finances, *tesoriere*, et lui donna un fort grand accroissement lorsqu'il fut monté sur le trône. Là se trouvent l'*Apollon du Belvédère*, le *Torse*, le *Laocoon*, le *Persée* et les *Athlètes*, de Canova, les moins bons de ses ouvrages. Le *Persée* est cependant bien joli; il plaît aux femmes bien plus que l'*Apollon*; c'est une figure dans le genre du *Saint Michel* des Capucins de la place Barberini. Canova ayant été *romantique*, c'est-à-dire ayant fait la sculpture qui convenait réellement à ses contemporains (et qui leur faisait le plus de plaisir, puisqu'elle était taillée à leur mesure), ses ouvrages sont compris et sentis bien longtemps avant ceux de Phidias.

Du vivant de Canova, deux hommes envieux, intrigants, fort actifs, fort répandus dans le monde, empêchaient cet effet. Depuis la mort du grand homme dont la gloire les vexait, leur crédit tombe, et les choses commencent à être laissées à leur pente naturelle.

Les curieux réunis chez M. de D\*\*\* débattaient ce soir ces deux questions :

1° Admirera-t-on les statues de Canova aussi longtemps que celles de Phidias?

2° Un homme de génie plus hardi que Canova ne pourrait-il pas faire des statues encore plus *adaptées* aux goûts et aux passions du dix-neuvième siècle?

A mes yeux, une simple femme, mademoiselle de Fauveau, l'auteur du groupe de *Monaldeschi*, a résolu en partie cette question.

10 mars. — Ce matin, au Vatican, nous avons été arrêtés par une fresque moderne d'un jeune peintre allemand. Un des torts de la suffisance parisienne est de ne pas connaître cette école. Quelque ministre ami des beaux-arts pourrait faire acheter un tableau de M. Cornelius, un tableau de M. Hayz, de Venise, une statue de M. Rauch, de Berlin, un buste de M. Dancker, de Munich. On placerait tout cela au Louvre, comme avertissement, à côté de ce *Déluge* de M. Girodet, que la France a adoré dix ans de suite par l'effet de dix mille articles de journaux ; car nous sommes un peuple que l'on prend par l'esprit, et nous trouvons *beau ce qui est à la mode*. Voilà ce qui m'afflige. — La vanité de mes amis se moque de ma douleur.

M. Quirino Visconti a fort bien décrit les statues du musée Pio-Clémentin. Ce savant n'admet dans son livre que les mensonges absolument indispensables. Son ouvrage est la source de toute bonne érudition sur les statues. Rappelez-vous toujours que l'auteur était pauvre et salarié par le pape. Pourquoi un homme indépendant comme Forsyth n'a-t-il pas eu la science et le goût de Visconti ? Il faudra désormais naître avec de la fortune pour inspirer quelque confiance ! Dans la suite nous parlerons plus en détail de cette immense réunion de choses curieuses. Une de celles qui frappent le plus l'étranger à cette époque de son séjour à Rome, c'est le tombeau original de Scipion Barbatus. Quel plaisir de lire cette inscription tracée il y a tant d'années ! Après avoir parcouru toutes les salles du musée Pio-Clémentin, et vu par les croisées tous les jardins du Vatican, l'on passe à une immense galerie dont les murs sont couverts de cartes géographiques peintes à fresque par Danti ; rien de plus amusant. Voilà ce qui aujourd'hui nous a fait le plus de plaisir. La mer est d'un bleu superbe ; on prend ici une idée fort nette de l'Italie. Les batailles des an-

ciens Romains sont peintes à la place où elles eurent lieu. Après avoir marché dix minutes sur les briques mal jointes de la galerie géographique, on arrive à plusieurs salles, où sont tendus vingt-deux morceaux de tapisserie exécutés d'après les dessins de Raphaël. Enfin l'on se trouve dans les fameuses chambres du Vatican peintes à fresque par ce grand homme.

Lorsque l'armée du connétable de Bourbon prit Rome d'assaut en 1527, sept ans seulement après la mort de Raphaël, des soldats allemands établirent leur bivac dans les stanzes. Les feux qu'ils allumèrent au milieu de ces salles enfumèrent les fresques sublimes que nous avons revues aujourd'hui pour la sixième fois.

La plupart des étrangers qui arrivent à Rome préfèrent à toutes les figures de Raphaël les jolies lithographies enluminées que l'on vend à Paris sur le boulevard (l'alphabet de M. Grévedon), ou les petites gravures fines et soignées du *Keepsake* et autres almanachs anglais. C'est peut-être un malheur d'avoir reçu du ciel une âme peu propre à sentir les beautés divines de Raphaël ou du Corrège ; mais c'est un ridicule bien facile à deviner que de feindre pour elles un sentiment que l'on n'éprouve pas. On se moque encore à Rome du goût que certain grand personnage se donnait pour les beaux-arts. Ne désespérez pas de votre cœur ; telle femme n'inspire rien le jour où on lui est présenté, dont six mois après vous voyez qu'on est amoureux fou.

Nous nous sommes dit ce matin en sortant : Allons au palais d'Auguste. Nous avons parcouru jadis le livre de Bianchini sur le *Palazzo dei Cesari*. Hélas ! mensonge de sa part, illusion de la nôtre !

Le site de ce palais est occupé par la Vigne Farnèse. Tout le sommet du mont Palatin est couvert de débris et de ruines informes. Les barbares, on ne sait même lesquels, ont détruit

jusqu'aux fondations le palais de ces despotes qui avaient cent vingt millions de sujets. Ce que nous voyons n'est que les ruines des *substructions*, amas de gros murs et de voûtes destinés à racheter les inégalités du terrain; cela forme un plan horizontal sur lequel le palais était élevé. Les rêveries de Bianchini, dépourvues de toute logique, suivant l'usage des archéologues, ne peuvent nous donner aucune idée du palais des Césars. En parcourant ces ruines, nous avons fait grand peur à une douzaine de serpents qui nous l'ont bien rendu. Je crains que cet article ne paraisse aussi plat (décoloré) que l'a été notre sensation. Les ruines trop informes ne supportent pas le récit; il faut les voir.

11 mars 1828. — A Paris, dès qu'on a l'idée de faire un voyage en Italie, on pourrait acheter et placer dans la chambre où l'on se tient le plus habituellement quelques gravures de Morghen, d'après les tableaux de Raphaël au Vatican. C'est une triste vérité : on n'a beaucoup de plaisir à Rome que lorsque l'éducation de l'œil est achevée. Voltaire eût quitté les salles de Raphaël en haussant les épaules et faisant des épigrammes, car l'esprit n'est pas un avantage pour jouir de l'espèce de plaisir que ces peintures peuvent donner. J'ai vu les âmes timides, rêveuses, et qui souvent manquent d'assurance et d'à-propos, goûter plus vite que d'autres les fresques de Luini à Saronno, près Milan, et celles de Raphaël au Vatican.

La plupart des Français ne peuvent s'élever jusqu'à sentir les fresques du Corrège à Parme; ils s'en vengent par des injures. C'est quelque chose dans le genre des fables les plus délicates de la Fontaine. Pour moi, j'ai beaucoup d'estime pour un brave Génevois, M. Simond, qui se moque franchement de Michel-Ange et de son *Jugement dernier*, où l'on voit des hommes arrangés à la crapaudine. M. Simond place dans

ce tableau le Tasse, qui, à la vérité, n'était pas né; mais la bonne foi et la bardiesse du Génevois n'en sont pas moins fort remarquables. Genève, ville fort instruite, est faite pour gagner de l'argent et brûler Servet. Dans les mœurs du dix-neuvième siècle, au lieu de brûler Servet, les femmes sortent d'un salon quand lord Byron y entre<sup>1</sup>. Lord Byron payait son titre par être affligé de la scène qu'on lui avait faite. Un homme de génie italien en eût bien ri.

Raphaël travaillait dans la salle de Constantin, où il avait déjà peint à l'huile la figure de la *Justice* et celle de la *Mansuetude*, lorsque la mort arriva, et tout fut fini pour l'école romaine. Les sots s'emparèrent de sa manière, et la peinture ne fut grande de nouveau que lorsqu'un homme de génie (Louis Carrache) osa abandonner le style de Raphaël. C'est donc le sec et dur Jules Romain, qui a peint à fresque cette grande bataille de Constantin contre Maxence, qui ce matin nous a arrêtés. Tous les peintres modernes chargés de représenter des batailles ont pillé à plaisir le dessin de Raphaël. Probablement jamais on ne se battit ainsi; mais c'est un *beau mensonge*. Ce tableau ressemble à une bataille des Romains comme l'*Iphigénie* de Racine ressemble à l'histoire tragique qui se passa en Aulide. Il a encore été imité par MM. Gros et Girodet. La *Bataille de Montmirail*, de M. Horace Vernet, est enfin venue arrêter ce mouvement d'imitation. Pour la première fois un tableau a osé représenter la manière dont on se bat aujourd'hui. (L'amour du *laid*, qui caractérise nos jeunes peintres, ne paraît pas trop dans cette bataille.)

Nous avons terminé notre visite au Vatican par l'examen de la bibliothèque. Il est singulier de voir le chef d'une religion qui voudrait anéantir tous les livres avoir une bibliothèque.

<sup>1</sup> Historique.